

Denis CLARINVAL

UN MOUCHERON SUR LE PIN



PROLOGUE

Suspendu à la roche, narguant les profondeurs,
Le pin noue sa raison d'un audacieux voyage :
Déposé par le vent, hasardeux voyageur,
Il courbe son élan et déploie son visage.

La pierre est-elle si tendre qu'elle s'ouvre à ses racines ?
Un aigle fatigué lui confie son repos,
Ne craint-il de son hôte que se brise l'échine
Et qu'au fond du ravin se puissent compter ses os ?

Prudent l'oiseau s'envole emporté par ses ailes
Et plane au ciel d'azur, caressé de lumière ;
Abandonné le pin se penche vers l'infidèle
Et gonfle de ses larmes le cours de la rivière.

Enfin il se relève et s'étend vers le ciel,
Soupirant qu'un ami se pose sur ses branches ;
Survient un inconnu plus léger qu'une abeille
Et qui, posé à peine, a retroussé ses manches.

Ne serait-il ami à cracher dans ses mains,
Un glouton des racines dont l'arbre se fait peur ?
« Tu penses qu'à l'échouer mon humeur te destine :
On me dit souvent sage et toujours bon causeur. »

LE PIN

Est-il donc philosophe qui d'un pin veut s'instruire ?

Rivé à cette pierre je ne sais rien des choses,

Je tiens de mes racines de ne devoir souffrir

Que le poids d'un orage au plus bas me dépose.

Je suis bien solitaire d'être si haut perché :

Ici rien ne se pose qu'un aigle sans remords !

Il part sitôt venu, par ses ailes emporté

Et jamais se retourne sur mon funeste sort.

Je ne dois qu'à la roche de s'être fissurée,

Accueillant mes racines, leur donnant profondeur ;

Par le vent quelques fois je ne suis ménagé

Et crains d'être arraché au pan de mon malheur.

Vois comme je suis tordu et pourtant jeune encore,

Marié à cette cime que je ne peux quitter :

Je voudrais de la plaine embrasser tous les sorts,

Etre de la forêt un arbre familial.

Je vis d'être ignoré, plus seul que le néant :

Quand dieu fut délaissé, devint-il solitaire

Ou la mélancolie de tous nos égarements ?

Serait-il étranger qui s'oblige à se taire ?

LE MOUCHERON

Je n'ai volé si haut qu'un dieu m'y soit donné,
Mais je connais de l'homme le poids de sa misère :
N'a-t-il dans le Déclin choisi d'être dernier
Et de se dépasser opter pour le contraire ?

C'est de l'en-vain du monde qu'il nourrit sa tristesse :
Que pourrait-il vouloir si ce n'est de vouloir
Quand il a fait de rien l'objet de sa promesse ?
La volonté du monde en forge le désespoir !

Quand revint le prophète parler des temps nouveaux,
Fut-il de tous un seul qui, ravalant sa haine,
S'est glissé dans ses pas et nourri de ses mots ?
Il n'entraîna qu'un mort sur son chemin d'aubaine !

Ne l'as-tu pas croisé retournant vers les cimes,
Y cueillir la sagesse d'une nouvelle solitude ?
Crois-tu que des humains échoués dans l'abîme,
Il n'emporte le tourment dans sa propre altitude ?

Je m'en reviens de lui et sa maigre demeure
Enfouie dans la montagne par des temps oubliés :
Il a pour toit ces pierres dont sourdit ta vigueur
Et toujours te retiennent d'en bas te fracasser.

LE PIN

Tu sais très bien les hommes mais que sais-tu des pins :

Ceux-là sont des nomades du désert de leur vie,

Une vie nappée de sable et privée de lointain ;

Les dunes sont le miroir de leur trop peu d'envie.

Le monde est sans clôture, tissé de mille fragments :

Le pain de son ferment n'a gardé que les miettes !

D'une histoire désertée les humains bourgeonnant

S'épandent au singulier d'une présence désuète.

Du même au différent, ils s'écrivent en non-lieux :

De tout ce qu'on vit naître, rien ne fut préservé.

Je sais des humains leur émiettement douteux,

La dispersion létale du fruit de la pensée.

De la ruche incendiée ne demeurent les abeilles,

Rien que des solitudes et un amour mesquin ;

Souviens-toi des hier quand les esprits s'éveillent

Et tissent de splendeur ce que sera demain.

Les hommes sont comme des pins suspendus sur l'abîme,

A la merci du vent ou d'un trop-plein d'orage :

Choient-ils dans le torrent qui sitôt les décime

Ou des berges effritées se cherchent-ils un visage ?

LE MOUCHERON

Ils se laissent emporter, rouler comme des galets,
Ecraser par le poids de leur désespérance ;
Fatigués de l'absurde, ils n'ont plus de souhait
Que celui de l'oubli qui clôt la déchéance.

Aucune pierre ne les tient de tomber aussi bas :
A quel roseau vient-il d'accrocher leur salut ?
Plus rien ne les détourne de goûter au trépas :
Ils sont inconsolables d'être un jour advenus !

Ils vont, poussière au vent du hasard déposée,
Dépris de leurs visages qui brisent les confusions ;
Ils ne sont plus qu'un seul, purgés d'identité,
Admis au singulier d'une simple dispersion.

Ils n'ont rien qui les pousse, autant qui les attire,
Et ne sont disposés qu'à être disponibles ;
A qui n'a de vouloir le néant peut s'offrir
En guise de raison d'un esprit impossible.

Qui ne s'est rien promis de mourir a dessein :
La tombe est un lavoir de nos désillusions.
A-t-il si peu d'espoir d'être né sans destin :
Souffrir, Amor Fati, ne vaut-il un pardon ?

LE PIN

C'est un ban de brouillard qui étourdit la terre
Et jette sa confusion dans des esprits glacés ;
Observe que le temps s'est figé dans l'hiver,
Le devenir des hommes du gel est prisonnier.

La lumière est ailleurs, ne laissant que la nuit
S'échouer sur la plaine de son noir écrasant ;
Déplu de sa besogne, le soleil s'est enfui
Et réserve à la cime son souvenir ardent.

Et, cercle dans l'azur comme un aigle affamé,
Il épuise d'éperons les plus humbles cailloux ;
Transpiration des neiges déchues d'éternité,
L'eau ruisselle au hasard et s'égare dans le flou.

Car l'eau n'a de destin qu'être glace ou vapeur
Et d'étancher la soif lui est venu l'oubli :
Venin de l'insouciance d'un mortel enchanteur
Qui mystifia le monde pour tromper son ennui.

Est-il mélancolique qu'il déchire les agneaux
Et couvre de mensonges ce qu'il tenait pour vrai ?
Il est fou et poète, gaillant tel un corbeau,
Déclame notre enchanteur à son hôte amusé.

LE MOUCHERON

Ainsi tu le connais, ce mage de la nuée :

Lui aurais-tu confié l'objet de ton tourment ?

Il s'en revient d'en-bas, errant désabusé,

Et s'offre, solitaire, à l'aigle et son serpent.

C'est de Zarathoustra que j'envie de parler,

Le plus sage d'entre trous et des dieux confident ;

Il s'adresse au soleil que je t'entends blâmer

Et de l'aigle royal recueille les sentiments.

Il chérit le serpent dont il connaît les ruses

Et qu'on se doit maudire de n'avoir pas de pieds ;

De ramper silencieux, se peut-il qu'il abuse ?

Or que font les soldats en quittant leurs tranchées ?

Pareils sont les lombrics dont nul a de méfiance,

Aussi les escargots et limaçons baveux :

Leur a-t-on fait reproche de marcher sur leur panse ?

Au serpent n'est d'égard que celui d'être odieux.

Si tu connais le sage, crois-tu qu'il te connaisse ?

Qu'il a jeté sur toi le prix de son regard

Et de penser ta peine qu'il s'est fait la promesse ?

Ne serais-tu crédule d'aussi propice hasard ?

LE PIN

Je doute qu'il soit sujet à lorgner quelque pin :
D'un arbre ainsi poussé devait-il s'émouchoir ?
Je te suis convaincu de n'être pas des siens
Et qu'à me regarder il n'aurait pu déchoir.

Or ma pensée se trouble des propos que j'entends :
Je ne peux mettre en doute que tu le connais bien.
S'il est tel que tu dis, à te croire je consens
Qu'il n'a pu m'ignorer, aussi peu que je tiens.

Aurait-il pour les faibles un peu de sa tendresse :
C'est difficile à croire quand on sait les humains !
De l'être-peu sans doute tient-il cette richesse
De tous aux plus ténus accorder son soutien.

Aux êtres supérieurs il n'a pas fait secours
Quand, du lion les proies, ils se furent déchirés ;
Aussi bien l'enchanteur que maîtres de la cour,
Le pape et ses laquais en furent tous décimés.

S'il n'a pitié des hommes, pourquoi se faire souci
D'un misérable pin dépourvu de beauté ?
Tordu jusqu'aux racines, ayant si peu d'esprit
Et n'ayant que l'abîme auquel se destiner ?

LE MOUCHERON

Tu t'accroches à cette pierre et c'est bien peu de chose ;
Pourtant elle te nourrit et s'est fendue pour toi,
C'est elle qui retient l'eau dont le ciel vous arrose
Et t'offre de grandir et loger des oiseaux.

La graine dont tu reviens fut ici déposée :
Du hasard est caprice le lieu de ta naissance.
Tu te dis solitaire, de tous un ignoré :
D'un moucheron n'e-tu l'hôte et de sa bienveillance ?

Quand l'aigle se repose sur tes bras épineux
N'as-tu quelque fierté à sa royale présence ?
De ses départs furtifs tu te montres injurieux
Quand c'est de l'alléger qu'il se fait obligeance.

Il sait trop de son poids qu'il te pourrait sombrer
Et t'échouer si bas dans une mort inutile ;
Sais-tu qu'à ton auberge il vient se resourcer,
Aussi peu que souvent d'une discrétion subtile ?

Au grand Zarathoustra sa fidèle amitié
L'oblige à témoigner des maux souillant la plaine ;
N'a-t-il cru de son aigle qu'il vient se reposer
Sur le rebord d'une branche qu'il sait être la tienne ?

LE PIN

Je m'accroche à la pierre, n'ayant d'autre soutien
D'une forêt interdite et ses fraternités ;
Je fais souvent le rêve d'y tisser tant de liens,
Pareil à tous ces arbres d'une grande sérénité.

Au-delà des injures, cet aigle m'est précieux :
Je j'ai d'autres visites que celles de ce lourdaud ;
Se peut-il qu'à demeure il m'entraîne, insidieux,
Au fond de cet abîme dans les troubles de l'eau.

J'entends de ta présence qu'elle m'est un bon ressort,
J'abhorre déjà demain quand tu seras parti.
Qui me tiendra pour l'hôte d'un juste réconfort
Et d'y trouver sa place en fera le pari ?

Je n'ai que la vaillance de porter les moucherons :
Ce qui est trop pesant menace de me briser.
Arrière déracineurs, de kilos provisions,
Que je reste à la roche qui seule a su m'aimer !

Donne au sage confidence qu'en ce lieu je demeure
Et n'entends le quitter qu'y forcé par la mort !
Rapporte que de l'oubli s'est tissé mon malheur
Mais que des gens d'en bas je n'envie pas le sort.

LE MOUCHERON

De ta mélancolie me voici messenger ;
Je dirai donc au sage ce dont tu as souci :
Cramponné à la roche, de tes frères isolés
Et être de l'abîme prisonnier en sursis.

Se peut-il autre chose que tu voudrais confier ?
Affirme sans détour les maux de ta conscience :
De tes moindres tourments tu ne dois rien cacher.
Que je le rende au maître tu peux avoir confiance.

Il est de la nature autant que des humains :
Qui voudrait d'un serpent se prendre en amitié ?
Il reçoit des abeilles son lot de miel divin
Et récolte le lait du sein des caprinés.

Il accueille dans sa grotte autant de familiers
Que compte la montagne au rang des animaux ;
Il est épris des plantes qu'ici veulent bien pousser
Et s'autorise aux fleurs d'y pencher ses narines.

Il est de tous les temps, s'accordant des saisons
Dont il se fait douleur quand nous glace un hiver
Et une joie profonde quand renaissent les bourgeons :
Des quatre s'enchaînant je ne sais qu'il préfère.

LE PIN

Je suis impressionné devant son attention
Et n'eus jamais le vent d'aussi grande sagesse ;
D'un dieu plus qu'un humain s'est forgée sa raison,
Je ne lui sais d'égal que l'histoire nous confesse.

J'ai peine à ton départ mais il te faut partir,
Aller jusqu'à ton maitre faire don de ta parole ;
A l'indigence humaine dont il a dû souffrir
Se doit-on d'ajouter le poids de cette babiole ?

Je n'ai pour ambition qu'il veuille me soulager
Des peines dont je fais part telles que tu les rapportes ;
Je n'attends de plaisir qu'il daigne me regarder,
M'approuvant d'être digne qu'il se montre à ma porte.

Qu'y peut-il davantage s'il n'est pas magicien ?
Qu'on me conduise au bois aurait-il injonction
Ou quelque sortilège appris du vieux Merlin ?
Je ne peux me convaincre qu'il en a solution.

Aussi je n'attends rien qu'un regard de tendresse,
Une âme compatissante, juste un aller du cœur ;
De se pencher sur moi se fera-t-il promesse
Que j'en serai comblé, abjurant mon malheur.

ZARATHOUSTRA

Te revoici, Mouchette : as-tu fait bon voyage,
Récolté des nouvelles dont je n'ai pas l'écho ?
M'es-tu le messager d'un funeste présage
Ou d'un futur propice me parleront tes mots ?

De m'enfuir des villages que j'ai noyé de larmes
Je porte encore la croix, douloureux souvenir :
Dis-moi si des humains tu rapportes quelque charme,
Quelque signe prometteur d'un sursaut à venir ?

Tu n'ignores pas des hommes qu'ils me sont une souffrance
Et qu'ainsi décliner j'envie d'y mettre fin :
Ils n'ont d'être meilleurs qu'une profonde insouciance
Et de la servitude ils ont fait leur destin.

Dis-moi qu'ils ont changé et pris d'autres chemins,
Qu'ils ont d'être aliénés enfin brisé les chaînes ;
Ont-ils d'être si peu éprouvé le chagrin,
Emportés vers demain sur l'écorce du chêne ?

Tel serait mon bonheur d'être monté si haut
Pour dans la solitude méditer leurs passions ;
Dis-moi de leur détresse que s'en va le fléau
Et que des cœurs usés le bien fait sa moisson.

LE MOUCHERON

Je reviens de la plaine et ne peux te mentir :
Les hommes sont infidèles à ce pour quoi ils sont !
Je t'assure qu'ils s'ignorent sans devoir en souffrir
Et qu'ainsi de se perdre ils n'ont pas la raison.

Te faut-il quelque signe : j'en garde une abondance !
Du sacrifice des dieux rien ne l'a consolé :
De l'absurde et l'en vain l'homme s'est fait une conscience
Qu'à naître du hasard il n'a sens d'exister.

Une part fait de l'ascèse raison de sa souffrance
Et se cherche à vouloir le prix de son néant ;
Mais du troupeau le plus s'oublie dans la jouissance
De tout ce qui paraît dans l'immédiat présent.

Du vacarme incessant il s'est fait un poème,
Horizon qui clôture l'objet de sa pensée ;
De tout ce qui ressemble se confond dans le même :
La foule n'est plus qu'un seul des chacun oubliés.

Sache encore de la glace qu'ils sont les prisonniers
Aussi raides que la mort qui fonde leur espérance :
Fatigués de la vie, des rêves abandonnés,
Ils sont froids d'un hiver dont ils n'ont pénitence.

ZARATHOUSTRA

Souviens-toi ce devin m'accusant de pitié
Quand nous vint de l'abîme ce cri de la détresse,
Des êtres supérieurs en cette roche abrités
Qu'un lion saccageur a brisés sans finesse.

Souviens-toi du félin par mes mains caressé
Et de toutes ces colombes entourant sa crinière
Qui charmaient l'animal d'une danse improvisée :
Qu'importe la pitié devant pareil mystère ?

Faut-il qu'envers les faibles on n'affiche que mépris
Et garde les hommages pour ce qui paraît fort ?
Dis-moi, pauvre Mouchette, s'il m'est alors permis
D'user de mon talon pour te donner la mort ?

De l'aigle et du serpent aurais-tu donc la peur
Qu'ils te gobent d'un seul coup sans qu'ils en aient remord ?
Pourquoi le feraient-ils si tu en es la sœur :
Qui se fait un ami de celui qui le mord ?

A tous ces mots laissons leur juste vanité !
As-tu d'autres nouvelles hors l'humaine décadence,
De larmes ou d'un malheur dont tu me dois parler :
De ce qui nous meurtrit tu n'as meilleure audience.

LE MOUCHERON

Il me faut t'informer du sort d'un pauvre pin
Suspendu à la roche, tristement solitaire :
Il craint de s'échouer au plus bas du ravin,
Déplore d'être tordu, rivé à cette pierre.

L'as-tu jamais perçu, au gré de tes voyages,
Mendier que ton regard sur lui veuille se poser ?
Il n'attend rien de plus qu'à montrer son visage,
Qu'un autre s'y accroche et vienne à l'apprécier.

Il n'attend rien de toi que ce regard posé,
Une attention subtile, un rien de temps passé
A lui parler peut-être et le réconforter
Car il a sur l'abîme tant de larmes versées ?

Il s'accroche à la pierre d'être seul accablé
Et quand sur sa couronne ton aigle vient se poser,
Il plie tel un roseau penché sur la vallée
Et n'y voit que du sable dont rien ne peut germer.

S'il craint d'être fendu sous le poids des ondées
Ou par un ciel brûlant enclin à dessécher,
C'est de tomber si bas qu'il se veut épargné,
Echoir parmi des hommes ce qu'il en est resté.

ZARATHOUSTRA

J'irai sur la falaise à ce pin m'adresser
Car il n'est pas une âme que je doute à sauver ;
Du néant deux visages nous sont manifestés :
La terre est aussi vide que le ciel éclairé !

Il faut qu'à l'un et l'autre le pin soit arraché,
Qu'au plus haut de la cime il soit enraciné,
Et qu'au poids du regard s'ajoute notre amitié :
Sa vaillance est exemple qu'il nous faut préserver.

Je confie à mon aigle et son ami rusé
D'unir d'un même élan le vol et le ramper
Car s'il faut qu'à la pierre le pin soit arraché,
Il import que deux ailes veuillent à lui se prêter.

Ce n'est qu'à l'unisson que l'on peut triompher
De tous ces faux espoirs dont les hommes ont chuté :
Il me plait qu'à ce pin un futur soit confié,
Une espérance nouvelle, un vent de liberté.

Me comprends-tu, Mouchette, toi qui peux t'envoler,
Toi qui défies du monde son manque de légèreté ;
Comprends-tu que mon aigle jamais ne t'a gobé :
On ne cloue pas du bec sa propre liberté.

LE MOUCHERON

Je m'en vais d'un coup d'aile cet ami retrouver,
Le rassurer d'abord avant de lui confier
Qu'il grandira bientôt au plus loin des dangers,
Parmi nous sur la cime, d'affection caressé.

Il suffit d'un moucheron qui s'offre à t'écouter
Pour que des bras s'unissent et, d'une même volonté,
Arrachent un pin trop seul à son muet rocher,
Et rendent une famille à cet arbre oublié.

Quand le même est un autre, de qui veut-on parler ?
Mon cher Zarathoustra, tu n'as pas à pleurer :
Qui te fait ce reproche d'avoir trop peu donné,
Hormis ce solitaire qui un jour t'a créé ?

Il t'a voulu son double, plus seul que sa pensée,
Que sa souffrance aussi, incompris, délaissé,
Bravant, dans son errance, le plus grand des dangers :
Le danger d'un abîme que rien ne peut fonder.

De plonger dans cette mer qui n'a pas de plancher,
Il coule toujours plus bas, sans jamais s'arrêter :
L'esprit devient folie aux abysses emportée,
« Par-delà bien et mal », jusqu'à l'inanité.

EPILOGUE

« Malade à présent, — malade du venin du serpent ; — prisonnier à présent, — sur toi s'est abattu le plus dur destin : — dans ta propre fosse — tu travailleras courbé, — voûté en toi-même, — t'enterrant toi-même, — sans aide possible, — raide, — un cadavre, — avec, dessus, des tours de fardeaux, — accumulées par toi-même, — un savant ! — un connaisseur de toi-même ! — le sage Zarathoustra ! ... »

Tu cherchais le plus lourd des fardeaux : — tu t'es trouvé, toi, — et tu ne te jetteras pas toi-même par-dessus bord... — Épiant, — mâchant, — déjà tu ne tiens plus droit ! — Même ta tombe est contrefaite, — Esprit contrefait ! ... »

Et récemment encore, si fier, — hissé sur les échasses de ta fierté, — récemment encore anachorète sans Dieu, — compagnon solitaire du diable, — prince à toge écarlate de tout Orgueil ! ... »

Maintenant — entre deux néants — courbé, — point d'interrogation, — énigme harassée, — énigme pour les oiseaux de proie...

Ils sauront bien te délivrer, — ils ont faim déjà de ta délivrance, — ils voltigent déjà autour de toi, énigme, — autour de toi, pendu ! ... — Ô Zarathoustra ! ... — Connaisseur de toi-même ! ... — Bourreau de toi-même ! ... »

(Nietzsche, « Parmi les oiseaux de proie »)

La terre est aussi vide que le ciel imploré :

Un misérable pin, suspendu au rocher,

S'est penché sur l'abîme de la médiocrité :

Les hommes sont des grenouilles que trempe une eau usée.

L'abîme est un sans-fond, le défaut d'exister,

Plus profond que le ciel quand il est étoilé,

Bien plus bas que la terre qui fut notre habiter :

Qui se souvient du monde s'il est un déserté ?

Qu'importe la hauteur dont s'élève la pensée

S'il lui faut redescendre autant qu'elle est montée
Et parfois plus encore, jusqu'à l'Etre oublié,
Dans le feu du néant où tout est consumé.

Et quand sur sa misère un aigle veut se poser,
Le pin devient un saule qui pleure sur la vallée :
Il plie de tout son corps, par la bête écrasé,
Et aperçoit du monde torrents de vanité.

Au pied de la falaise, craignant de s'échouer,
Il étend jusqu'au ciel un espoir de pitié :
N'a-t-il pour ceux qui peinent un amour préféré,
Ce dieu dont la lumière en efface la clarté ?

Le ciel n'a pas de mot qui donne à espérer :
Il faut avoir des ailes pour ne pas s'échouer !
Le pin n'a que racines dans la pierre déposées,
Un peu qui le retient, entre néants jeté.

La cime, en s'écoulant, sur la plaine s'est jetée,
La couvrant des épaves de ses flancs délavés
Et le dernier des hommes, de la boue prisonnier,
A rejoint dans la tombe ses ancêtres oubliés.

Le monde est un néant, jardin de fleurs fanées :
Zarathoustra lui-même n'a pu s'en échapper ?
Pend-t-il à sa montagne comme un fruit desséché,
Un pin dont les espoirs sont trop lourds à porter ?

Qui se fait un cercueil de ce pâlôt tranché
N'a foi que dans la mort de son être aveuglé
Par le peu de lumière en son âme récoltée :
Le monde est un oubli aux mains de la pensée.

Et tu prétends mourir, philosophe insensé,
Trop riche de ton savoir qui pourrait s'effriter :
Si un aigle affamé sur toi vient se poser,
Il suffit d'un moucheron pour qu'il en soit privé.